

Patrimoine de Moulin

Expositions
2008-2009-2010-2011

Association
"Les habitants de Moulin"
Peisey-Nancroix

PRESENTATION

L'Association « Les Habitants de Moulin » a organisé, de 2008 à 2011, 4 expositions "Patrimoine", relatant les principales informations caractérisant le village de Moulin, commune de Peisey-Nancroix (Savoie).

Ce recueil rassemble les documents, textes et photos, qui ont été exposés et le restent pour partie dans le village, sur la place et dans la chapelle.

2008 - Au centre de Moulin, "La Place des quatre Zoé" : qui sont-elles ? (p 2)

2009 - Au village de Moulin, "Autrefois", quelles activités ? (p 9)

2010 - Au cœur de Moulin, une maison caractéristique, "La maison à l'arche" (p 20)

2011 - La chapelle Sainte Agathe : histoire et présentation actuelle (p 28)

Nous remercions vivement toutes les personnes qui nous ont apporté leurs témoignages ou qui nous ont transmis photos et documents, tout à fait précieux pour réaliser et illustrer ce recueil.

Celui-ci est offert aux habitants de Moulin, qu'ils soient habitants en résidence permanente ou qu'ils soient habitants en résidence secondaire.

Des exemplaires de ce recueil sont aussi proposés à la vente dans différents lieux de passage du public dans la commune de Peisey-Nancroix.

Nous remercions la mairie pour son appui financier et logistique. (Roland Favre, président)



2008 - La "Place des quatre Zoé" : qui sont-elles ?

Merci à Donat Silvin pour son excellente idée !

Donat qui a vécu à Moulin, est né aux Lanches le 10 octobre 1920 (10/10/20 selon son expression favorite !) et décédé à Bourg-Saint-Maurice le 1^{er} février 2007.

Excellent connaisseur de notre vallée, il a eu la bonne idée de donner ce nom à la place de notre village, car 4 « Zoé » ont habité dans une maison toute proche de cette place .



- 1 – Zoé Collin : une vie de 27 ans (1907-1934)
- 2 – Zoé Gaude, née Pocard-Chapuis : une vie de 45 ans (1901-1946)
- 3 – Zoé Rosat, née Rey : une vie de 74 ans (1902-1976)
- 4 – Zoé Favre : une vie de 99 ans (1888-1987)

Zoé Collin



Zoé : née le 29 juillet 1907 – décédée le 22 janvier 1934 à 27 ans

Fille de Charles Joseph **Collin** et de Jeanne Marie **Poccard-Chapuis** mariés le 13 juillet 1884

Elle est le dernier enfant d'une famille de 5 :

- 3 frères :
 - Eugène qui vécut à Paris, a été propriétaire du « Chalet Rose » de Beaupraz.
 - Jean est le père d'**Alice Crozat**
 - Maurice, né le 29 octobre 1890, a épousé Marie Anne Caroline **Novaria** le 7 août 1915. Il est le père d'Yvon et beau-père de Thérèse, née Blanc.
- 1 sœur :
 - Joséphine

On dit que Zoé est "chouchoutée" par sa famille, notamment elle est dispensée des travaux pénibles.

On dit aussi qu'elle s'habille avec élégance et qu'elle ne manque pas de séduction.

Atteintes d'une maladie pulmonaire, peut-être de la grippe espagnole, Zoé et Joséphine décèdent à quelques jours d'intervalle.

Zoé Poccard-Chapuis, épouse Gaude



Marie Zoé : Née le 10 août 1901 à Peisey – décédée le 7 février 1946 à Peisey à 45 ans

Fille de Séraphin **Poccard-Chapuis** et de Victoire Alexandrine **Garçon** – mariage : 20 juin 1901 – habitent Moulin (maison actuelle de Jacqueline et Paul Jovet)

3 sœurs : Louise Juliette, née le 1^{er} août 1902

Les deux cadettes sont mortes en bas âge. Les parents qui partent à Paris quelques temps, en hiver, placent Marie Alice en nourrice dans la Loire où elle décède. Alice Constance, confiée avec ses aînées aux grands parents, meurt d'une toxicose lors de remues à "Rossaix".

Zoé se marie le 30 juin 1923 avec Joseph Gaude, né le 16 février 1898 à Albertville.

Ce mariage n'enthousiasme pas les parents car Joseph est un "étranger", sans fortune. C'est aussi le fils naturel d'une habitante de Bellentre (Marie Agathe Frachet), servante à Albertville et de son employeur, qui se limite à reconnaître l'enfant, sans assurer son existence. Ils vont travailler un hiver à Paris, avec un autre couple, sa sœur Juliette et son époux Ernest Gontharet. Avant de partir, chacun se pèse: de stature moyenne, trois font 69 kg et Juliette 70 kg .Mais la vie parisienne ne convient guère à Zoé qui est asthmatique.

Ils reviennent habiter chez les parents de Zoé.

Mais vite Joseph installe une chambre dans la maison d'en face, à la voûte. Ils ne peuvent y rester, la demeure étant insalubre et très humide. Joseph répare alors une mesure qui n'existe plus actuellement entre la maison de la famille Veyre et celle des Biolley, chez "les Colline", où ils vivent avec sa mère. Puis ils trouvent une autre demeure mitoyenne à une grange des Favre, très sombre; cet ensemble de bâtiments n'existe plus aujourd'hui. La "Place des quatre Zoé" l'a remplacé.

Zoé s'occupe avec sa belle-mère de la ferme, et de l'unique fille qu'elle aura, Marcelle, née en 1927.

Joseph gère la scierie avec son beau-frère Ernest Gontharet (maison actuelle des Bernard).

Zoé meurt, à 45 ans ; d'une double congestion pulmonaire, comme beaucoup d'autres à cette époque. Marcelle a 19 ans.

Joseph a habité quelque temps "chez Pierre" (maison actuelle de Véronique Favre). Il décède en 1972 à 74 ans à Bourg-Saint-Maurice.

Zoé Rey, épouse Rosat



Zoé Adrienne : Née le 15 juillet 1902 à Peisey – décédée le 26 février 1976 à 74 ans

Fille de Joseph Jean Baptiste **Rey** (mineur, 08-07-1874/ 24-10-1947) et de Louise **Quey** (chevrière, 14-01-1883/ 30-10-1952) – mariage : 30 novembre 1901

1 sœur : Germaine Rey qui a vécu à Bourg-Saint-Maurice, notamment à la Roselière.

Zoé épouse Henri **Rosat** (né le 14 septembre 1892 à Bellentre), qui est veuf, le 6 mai 1920

Son épouse précédente, Hélène **Blanc**, est décédée le 3 novembre 1918 de la grippe espagnole : ils ont eu une fille, Germaine Rosat.

Zoé et Henri ont 7 enfants :

- Gaston, né en 1921, époux de Marcelle **Gaude** fille d'une autre Zoé, chauffeur de car et de taxi
- Denise, née en 1922, épouse à 19 ans, un **Astier-Perret** de Macôt
- Edmond, né en 1923, chef de poste à la mine de charbon, mort de la silicose
- Cécile, née en 1926, la "boîteuse", handicapée après une chute près du pont en bois de Moulin
- Raymond, né en 1928, mineur puis gardien d'immeuble à Courchevel
- Paul, né en 1930, employé à la SNCF
- Robert, né en 1938, facteur, mort jeune d'une leucémie.

Tous sont décédés sauf Denise qui vit actuellement à Macôt

Zoé tient un café épicerie, d'abord à Peisey, en bas de la montée de l'église, chez Alphonsine, puis à Moulin (maisons actuelles Watteau et Lluansi).

Situé près du bachal couvert, le bistrot est un lieu convivial où on se retrouve, d'autant plus qu'on y trouve le téléphone, et le premier poste de télévision.

Henri est le boulanger de la commune et exerce au moulin (maison actuelle Thomas), succédant à Laurent **Marchandet**.

Henri décède en 1957 à 65 ans et Zoé presque 20 ans plus tard, en 1976 à 74 ans.

Zoé Favre



Zoé : née à Peisey le 15 novembre 1888 - décédée à Bourg-Saint-Maurice le 27 octobre 1987 à 99 ans

Fille de Joseph Armand **Favre** et de Marie Françoise **Favre** mariés le 30 août 1874

2 frères plus âgés : Maurice, né en 1885 - Alphonse, né en 1887

2 sœurs plus jeunes : Angèle, née en 1890 - Marguerite, née en 1895

Plusieurs événements dramatiques ont bouleversé sa vie et celle de sa famille :

- 2 novembre 1899 : le père qui a été bronzeur à Paris meurt à l'âge de 51 ans.

- 24 février 1905 : Incendie de plusieurs maisons de Moulin – la famille trouve refuge dans la maison (actuellement celle d'Edouard Silvin) de leur cousin Ferdinand Charles Emmanuel **Favre**, émigré à Paris – De 1905 à 1907, la maison actuelle est construite, assez grande pour accueillir une famille de 5 enfants.

- 24 août 1914 : mort à la guerre de Maurice dans les Vosges, à l'âge de 29 ans

- 27 août 1914 : mort à la guerre d'Alphonse dans les Vosges, à l'âge de 27 ans

Dans la grande maison, il reste 5 femmes désespérées : la mère Françoise (qui décède en 1937 à 83 ans), sa sœur Marie et les 3 filles.

Zoé aurait pu se marier, mais ...

Les "sœurs Favre" (Zoé, Angèle, Marguerite) sont des figures de Moulin, Plan Peisey et la Crételine pendant plus de 50 ans (voir "Peisey-Nancroix autrefois")

Zoé est le "chef de famille" à qui sont dévouées ses 2 sœurs.

Celles-ci décèdent bien avant elle : Marguerite en janvier 1972 à 77 ans, Angèle en mars 1974 à 84 ans.

Zoé vit seule avec la compagnie occasionnelle et parfois tumultueuse de sa voisine Louise Trésallet, épouse Biolley.

Zoé quitte Moulin en février 1977, réside quelques mois à Peisey chez Berthe et Marc Favre et intègre la maison de retraite de la Roselière à son ouverture.

Gênée de vivre aussi longtemps, elle semble redouter la fête prévue pour ses 100 ans. Elle souhaite mourir sans causer de tracas : elle se rend à pied de la maison de retraite à l'hôpital où elle meurt sereinement quelques heures après.



Angèle, Zoé, Marguerite

2009 - Les activités à Moulin autrefois



Les moulins

Il existait deux Moulins: l'un, le "moulin à Madeleine", avant le pont qui était plus bas à l'époque, ruine remplacée par un chalet, et l'autre, après le pont, le "moulin à Rosat", devenu résidence secondaire de la famille Thomas.



AVANT (le Moulin à Madeleine)

MAINTENANT (Chez Beaurepaire)



Le canal

Le torrent était dérivé en amont par un canal qui amenait l'eau sur le moulin, la forge et la scierie fonctionnant tous avec l'énergie du Ponthurin. Ce canal, qui traversait le chemin, était couvert de pierres plates et commandé par une vanne. Il arrivait d'abord dans "le trou à Gaude", sorte de sablière où se déposait le gravier charrié par le torrent. Les Moulinots venaient acheter ce sable noir à Joseph pour de petits travaux de maçonnerie.

Puis l'eau allait actionner la meule du moulin et le pétrin. Ce moulin était un bien communal qui servait aussi de boulangerie.

Le moulin municipal



AVANT

MAINTENANT



Les céréales

Les paysans cultivaient du seigle et de l'orge, un peu d'avoine, mais il fallait la semer tôt pour la voir mûrir, et que le temps soit beau. La moisson avait lieu en août, à la St Barthélémy, même si le seigle, les années de pluie, n'était pas très mûr. S'il ne mûrissait pas, c'était une année de misère comme en 1816 où la neige n'a pas fondu au-delà de 2000m, les pommes de terre restant minuscules. Avant de le couper, on semait les graines de raves qu'on piétinait en le ramassant. On dressait des gerbes qu'on ramenait et battait en septembre au fléau sur la place, ce qui attirait les enfants. Ou sous la voûte de la maison Orgelet quand il pleuvait. Quand la moisson était

particulièrement bonne, des Italiens venaient aider en novembre. Un des derniers batteurs fut le T'chin. Il battait seul, un dur labeur, et portait une longue barbe qui faisait peur aux enfants. Le grain était ensuite passé au tarare pour isoler la balle, tout comme les fèves pour lesquelles on mettait une grille plus grosse et ronde. Dans les maisons, on stockait les céréales dans de grands coffres en bois.

Comme nous le raconte Suzanne Collin, chacun apportait son seigle "au moulin à Rosat" en février, dans des petits sacs en toile blancs marqués aux initiales de la famille. Chaque sac plein, le "bichet", servait de mesure et contenait 11kg de grain qui donneraient 7 pains bombés et ronds, et du son pour les poules, qu'on devait payer. Ces sacs servaient aussi à acheter les pâtes, le riz, la polenta, les lentilles, les haricots... Depuis Nancroix, on les descendait sur des luges.

Dans le vieux temps on cuisait le pain en novembre pour toute l'année. Si bien, qu'on devait le fendre à la hache et qu'il se trouvait souvent moisi. On devait le faire tremper dans la soupe, le lait ou le sérac pour le manger. Dans les maisons, les pains étaient disposés sur des claies, sous le plafond, loin des souris. On les descendait avec un râteau.

Plus tard il fut dit qu'on pouvait le cuire jusqu'à ce qu'en mai, le seigle fleurisse à nouveau dans les champs. La farine d'orge servait à nourrir les deux ou trois vaches, et le cochon ; l'avoine, le mulet.

Le surplus de farine servait à confectionner le pain de ceux qui n'étaient pas cultivateurs. Le pain cuit était stocké dans la maison de Claude Maurice, au bord du village, et les gens le récupéraient en passant avec le mulet. Et "Glaud Moui" disait voir passer "toute la commune devant chez lui".

En 1912, une avalanche, descendue pendant la nuit, ensevelit le moulin et son meunier Gustave qui n'avait rien entendu et trouva la nuit bien longue. Son aide le découvrit, tout étonné, après avoir dégagé la neige avec les voisins. Cette histoire court encore.

On montait deux marches pour entrer dans une pièce où on vendait le pain. Le four était derrière et la meule au bout. Henri Rosat, le meunier, était un petit homme aimable. On ne voyait que ses deux yeux bleus dans son visage enfariné. On pouvait choisir un pain dans le four et l'emporter encore chaud. Il faisait aussi des brioches à la praline les dimanches.

Il y avait toujours à boire près du four pour éteindre la soif et ceux de la scierie ne s'en privaient pas. La table où on pesait et payait le pain, supportait aussi des verres. Et ceux qui, revenaient de la forêt, ainsi que le garde champêtre s'arrêtaient là pour boire avec le boulanger. On faisait "la fête".

Puis la mode est venue au pain blanc et on fit rentrer de la farine de blé blanche. Il était impossible de faire pousser du blé en montagne. Il "périssait". Au début un gars d'Aime ramenait des couronnes qu'il déposait à Peisey chez Baptiste Garçon (Maison de Gérard Richermoz) pour les bronziers qui venaient de Paris en vacances. Puis Henri se mit à faire des couronnes

Il fabriquait aussi des "crêchens" au cumin pour les rois, mardi-gras et le quinze août avec le beurre du "fruit commun". Les conscrits payaient la crêchen aux conscrètes et s'en allaient danser chez Jean, à l'hôtel Villiod.

Raymond Rosat, le fils d'Henri, essaya de reprendre le moulin, mais il tomba malade.



Ce moulin est actuellement la propriété de la famille Thomas qui l'a acheté à la commune.

Il n'y a plus de boulanger à Moulin, ni de moulin. Seul le nom demeure.

La forge



Autrefois, pendant 4 générations, les ancêtres de Donat Silvin ont été forgerons à Moulin, dans la « cahute » qui fait face à sa maison.

Entre le moulin et la scierie, était aussi une petite forge dont on peut encore voir des murets en ruine adossés à la montagne sous les arbres, la forge à Debernard. Son soufflet était actionné par l'eau.

Son fils Charles, aussi forgeron, s'est installé de l'autre côté de Moulin, sous la route, là où s'élève actuellement la maison d'Edouard Silvin. Sur le grand mur actuel, était un emplacement pour deux chevaux, surmonté d'un local en bois où étaient stockées des barres de fer. Les livreurs de ferraille déposaient leur chargement au rez-de-chaussée d'un autre local au milieu du village (actuellement maison Vuillerme). Il était ensuite transféré à la forge.

Charles, petit homme moustachu, était aussi maréchal ferrant. Il y avait alors 60 chevaux et mulets à Peisey et l'on venait de Landry et Hauteville sur rendez-vous pour

les ferrer. Ulysse Pocard-Marion se souvient de leur pas incessant dans le chemin qui descendait à la forge. Charles prenait un commis pour la fabrication des fers, qu'il empilait autour de chez-lui.



Charles DEBERNARD et son mulet

Sur son enclume, on l'entendait frapper dans tout le village. Il faisait des pioches de jardin et de chantier, des coins pour fendre le bois, des pinces articulées rivées. Il ressoudait les manches des casseroles, appointait les pioches. Il possédait une meulerie pour affûter les outils. C'est lui qui réalisa la barrière et le portail en fer de la maison Clément, ainsi que le triangle utilisé par Louis Péraillon, le cantonnier, qui ouvrait le chemin en hiver.

Charles était aussi accordéoniste ! Il accompagnait les cortèges et animait de petits bals pour les mariages ; chez Séraphin Pocard pendant la guerre, chez Camille Gontharet à Nancroix, à la St Jean chez Brunes...Un peu partout !



Edouard Silvin a tout démantelé pour faire sa maison.

La scierie



Après avoir actionné le soufflet de la forge, l'eau continuait vers la scierie pour faire fonctionner "la battante" et la scie circulaire. Elle passait sur une roue à godets qui faisait monter et descendre la scie et avancer les billots.

Ernest Gontharet, petit fils de Barthélémy Gontharet charpentier, et Joseph Gaude achetèrent cette scierie à Eugène Favre, père de Lucienne Villiod.



Ernest GONTHARET

Joseph GAUDE



Ils s'occupaient des sapins et des mélèzes du bois d'affouage, les débardaient et enlevaient l'écorce avec une hache. Ils coupaient des poutres, des voliges, des lambourdes. Le travail était soigné et on venait de Chambéry acheter des planches.

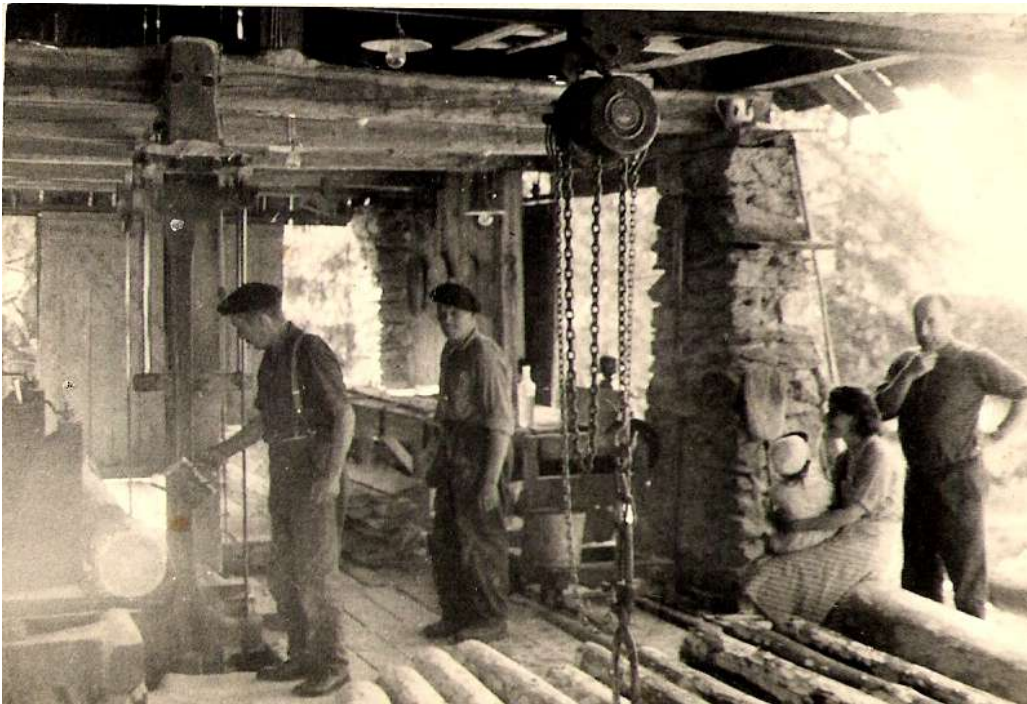
Avec le frêne, on fabriquait des "lugeons".

Parfois, des jeunes "se faisaient" un arbre qu'ils coupaient à la hache et vendaient les billots à Ernest et Gaude. Ils trouvaient ainsi un peu d'argent pour la fête des conscrits.

Les gens venaient aussi chercher la sciure qui servait de litière aux vaches.

Marcelle, la fille de Gaude, adorait y jouer et passait son temps à jeter, entasser et balayer cette sciure plus fine que du sable et qui sentait si bon. Zoé, sa mère, y a même caché du linge et des draps pendant la guerre, pour les soustraire aux allemands qui réquisitionnaient tout.

L'hiver y était rude car la scierie était ouverte à tous vents. Alors les hommes allaient se réchauffer au troquet du moulin et rentraient parfois avec "un verre dans le nez". La vie était dure.



Un jour des années 50, le petit Michel Villibord est allé à la sciure et s'est fait frapper la tête par la machinerie. On dut le trépaner.

Pascal Trésallet, plus tard, a installé une scierie au bord de la route, à la sortie de Moulin vers Nancroix. Maintenant, il est retraité.

Quant à la vieille scierie, achetée par la famille Bernard, elle est devenue aussi une résidence secondaire.

L'école, puis la fruitière

L'ancienne école mixte de Moulin était une école de hameau, telles qu'elles existaient avant 1860, date du rattachement de la Savoie à la France. Il y a peu de documents à ce jour sur cette école : une délibération du conseil municipal de 1896 atteste encore de son existence, Un témoignage laisse à penser qu'un enfant né en 1911 l'aurait fréquenté. Elle aurait reçu une vingtaine d'écoliers.

A sa fermeture, on y installa une fruitière. La fromagerie fonctionnait de fin janvier à mai.

Le fromager, souvent formé à l'école fruitière de Bourg St Maurice, y recevait toute la production de lait de Moulin, qu'il transformait en Beaufort. Souvent ce fruitier était de Peisey, comme Joseph Anxionnaz, Michel Gontharet, Jeannot Jovet ...et d'autres; mais une année vint un certain Hénin qu'il fallut loger. Le grenier de la fruitière s'avéra très froid et ce fut Yvon Collin qui dut l'héberger.

Le fromage était affiné en sous-sol où coulait un filet d'eau et aussi chez Charles Débernard qui recevait 100 meules dans sa cave de 9m de long. On les mettait sur des étagères où elles étaient régulièrement salées et retournées.



Emplacement de l'ancienne école qui devint la fruitière (maison Robert et Jame POCCARD)

Puis des marchands venaient traiter le prix au kilo après avoir vu le fromage, qui était livré "tout frais" au bout de trois mois.

On avait instauré "le jour du fruitier". Il devait être nourri par les familles selon le lait apporté. Le matin, une famille lui portait le casse-croûte, puis lui offrait les repas de midi et du soir à la maison, repas que l'on améliorait, mais qui étaient vite avalés pendant que le lait caillait. Les familles avaient des numéros et le secrétaire faisait les comptes. Comme chaque famille possédait en moyenne 3 vaches, Marcellin Silvin, qui en avait plus, devait plus de jours. Hénin aimait bien manger chez Zoé Favre, car il y mangeait de "bonnes choses" qu'il ne trouvait pas ailleurs.

Cette fruitière fut abandonnée quand on regroupa toutes celles des hameaux à Peisey. Maintenant, les fruitières sont dans la vallée, à Aime et Bourg St Maurice .

Le café -épicerie des Rosat

Le café était une petite pièce dans l'entrée, meublée de deux ou trois tables. C'était le lieu des jeunes !

L'épicerie était à côté dans celle de la famille Lluansi. C'était un endroit humide et frais, propice à une bonne conservation des victuailles où l'on entrait par un long corridor sombre qui effrayait les enfants. Elle donnait sur l'arrière, séparée par un rideau qui cachait un coin où dormaient les enfants. Dans la grande cuisine, à droite, marchait en permanence un fourneau qui arrivait à peine à chauffer.

Zoé Rosat, la tenancière, dite "La Rosate", était une belle femme, débrouillarde qui rendit bien des services aux villageois pendant la guerre. Entre autres, elle avait encore des crayons pour les écoliers. Marceline Silvin, femme de Donat, la coiffait et elle était toujours avenante bien qu'elle eut de nombreux enfants à s'occuper, et des chèvres, des cochons, des lapins, des poules... Elle ouvrait à 7h30 le matin et fermait tard le soir.



Mr Brunet, d'Aime, venait lui livrer en gros le vin et les denrées avec sa camionnette.

La plupart des produits se vendaient en vrac. Ils étaient placés dans de grands tiroirs en bois ou dans des sacs de jute qui n'étaient à l'abri ni des araignées, ni des souris. Certains achetaient le sucre par sac de 25kg. Il faut dire qu'à cette époque le sucre était considéré comme un fortifiant. On en mettait beaucoup dans le café au lait qui se préparait pour 3 jours : on portait à ébullition un peu de chicorée dans un grand faitout, à laquelle on ajoutait le café, le lait et le sucre. Une famille possédait même une petite marmite à cet effet. Les enfants déjeunaient aussi avec du Phoscao.

Quand on désirait de l'huile, on devait apporter une bouteille. On transportait pâtes, riz, polenta, lentilles dans des bichets, sacs de toile blancs.

On y trouvait de la morue, fort appréciée à cette époque, des boîtes de pilchards, de sardines, de pâté, de corned-beef, de la limonade et de la bière. Et toutes sortes de friandises : des Mazet, (bonbons aux fruits pliés dans du papier, spécialité de Chambéry), qu'on mettait dans sa poche avant de partir aux champs, du pain d'épice en forme de cœur, du bois doux et des rouleaux de réglisse, du chocolat, de la confiture... Un jour, quelqu'une dit que la confiture de fraise était vendue au prix de la compote de pommes et chacune de s'y précipiter. Bien que les femmes fassent des confitures de

tous les fruits de la nature : de myrtille, de framboise, d'épine vinette avec de la courge...

Plus tard on y achetait aussi le pain si on ne voulait pas descendre jusqu'au moulin. Zoé ne vendait ni viande, ni légumes et encore moins de lait. Le lait, la volaille étaient difficiles à trouver pour les touristes encore peu nombreux. Il fallait s'adresser aux cultivateurs. Chacun pouvait tuer un veau, surtout le cochon, et cultivait ses légumes (pommes de terre principalement, choux raves, carottes, poireaux, petits pois, betteraves rouges, choux, navets, les fèves placées au bout des champs pour retenir la terre).

Parfois Zoé vendait des œufs qu'on lui apportait mais seulement si on n'en voulait pas trop cher, et quelques saucisses en hiver.

Les femmes qui rinçaient leur linge au bachal surélevé devant l'épicerie entraient pour se réchauffer les doigts et tailler la bavette. C'était un lieu convivial, le cœur du village, où plus tard, l'on vint aussi téléphoner et regarder la télévision.



L'ancienne
épicerie
actuellement
maisons
Lluansi et
Watteau

Autres activités

Alphonse Trésallet, dans la maison actuelle d'Alain Richermoz, fabriquait de petits ustensiles en bois : des auges, des seillons pour donner à boire aux veaux ou traire les vaches, des baquets pour la lessive, des berceaux, des barattes hautes...

Son fils Henri prolonge le travail de son père et vend sa production à l'Ancienne fruitière de la côte d'Aime, et sur les foires et les marchés.

Les maisons qui ont toutes près de 300 ans, se construisaient en « solidarité » et les charpentes étaient préparées en hiver.

En hiver aussi, des jeunes s'embauchaient pour extraire des pierres aux "Pierres du Cérès", près des Amis, et à Glaise, qu'ils tiraient sur des traineaux. Ces pierres servaient à faire les maisons et à entretenir les routes.

Chacun fabriquait ses outils : dents de râteau, petits seillons, ballets, manches de pioche. Certain avaient leur spécialité.

La Cordonnerie

Dans la maison où vit maintenant Marie-Claire Gontharet, son grand-père, Edouard Baudin, exerçait le métier de cordonnier en même temps que celui de facteur. Il réparait les galoches, les harnais de mulet, les colliers pour les cloches des vaches.

Le câble

Il existait un câble entre les Esserts et Moulin, qui permettait de descendre le foin dans le hameau. Les barillons arrivaient sur les prés fauchés, dans le tournant de la route vers Nancroix, actuellement la scierie de Pascal. Le butoir était près d'une petite cabane qui protégeait le mécanisme. Quand ils entendaient le sifflement du câble, les croés se précipitaient pour le regarder fonctionner. Les poules s'enfuyaient, croyant entendre le sifflement de l'épervier ! C'était une attraction.

Le foin, transporté vers les granges avec le mulet, était mis en vrac, salé et retourné pour qu'il ne fermente pas.

"Croés" : enfants



2010 - La maison à l'arche - Moulin



Extraits du livret écrit en 1993 par **Maurice et Diane Orgeolet**, parisiens, propriétaires de **1938 à 1995**

La maison, choisie pour sa beauté et sa belle taille par le couple Orgeolet, bien que peu ensoleillée, est ouverte sur la ruelle qui était autrefois l'unique route de Landry à Peisey, suivant à peu près le cours du torrent.

Elle présente 2 corps : l'habitation donnant sur un jardin, et une grange qui lui est perpendiculaire, construite sur une cour large et profonde, ouverte par une belle arche, caractéristique de cette grande maison. Cette cour pavée, qui est l'entrée commune aux gens et aux bêtes, protège une circulation de la pluie et de la neige.

Historique

Des Informations écrites n'ont pu être retrouvées qu'à partir du début du 19^e siècle.

Habitée par des religieux ?

Des religieux auraient habité la maison...S'agirait-il de la confrérie du Saint-Esprit, fondée à Peisey en 1504 ?...

Ce serait peut-être l'explication du décor retrouvé dans plusieurs pièces. La cuisine avec son plafond céleste, était-elle une chapelle ?

Dans l'actuelle cuisine, le plafond en plâtre presque tombé, montrait des restes sur un fond bleu lavande, de petits anges joufflus aux quatre coins et un probable "Père éternel" sur un nuage au centre.

La cheminée du salon avait été ornée de sculptures en plâtre qui n'ont pu être reconstituées.

Une auberge sous Napoléon 1^{er}

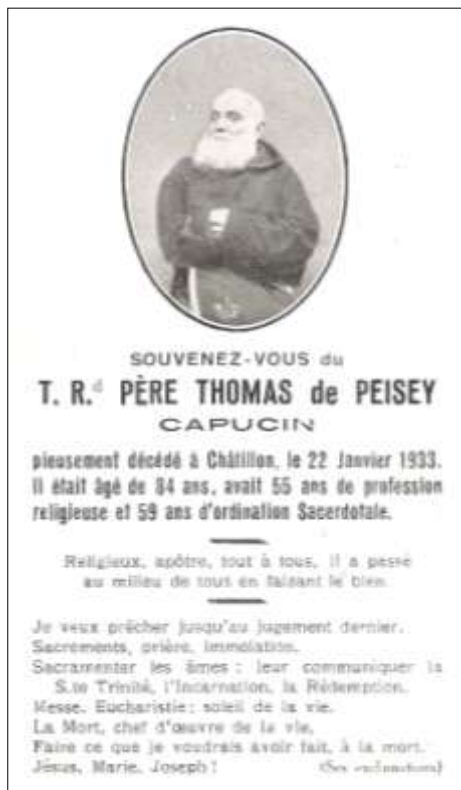
Elle aurait été une auberge, servant de relais aux élèves et aux visiteurs de la première école des mines de France, créée par Napoléon 1^{er} en 1802 et qui a fonctionné jusqu'en 1815. La maison semble avoir été équipée pour cela.

La cour et l'écurie permettaient de loger des chevaux.

Il fut retrouvé un fumoir à viandes et un puisard avec de l'eau fraîche.

La cave a la réputation d'être la meilleure cave pour "l'élevage" du fromage, à cause de l'eau courante qui y passe.

Le révérend père Thomas



Une célébrité locale est née dans la maison.

Plusieurs livres relatent les épisodes de la vie du Père Thomas et particulièrement celui écrit par les chanoines Joseph Lale-Deriez et Frédéric Poccard-Chapuis (Ed. Aoste 1937, imprimerie Marguerettaz).

Charles, Zéphirin, Ignace Trésallet est né en 1849 de Maurice, Joseph Trésallet (1823-1885) et de Marie, Rosalie Jourdan (1821-1880) qui était sa cousine germaine. De cette union naquirent six enfants dont 3 garçons morts en bas âge.

L'ainé, Charles a vécu 84 ans, mort en 1933 à Châtillon, en Italie.

A cette époque, les prêtres recrutèrent les jeunes garçons les plus doués et les dirigeaient vers le petit séminaire de Moûtiers, puis le grand séminaire. A Peisey de nombreux jeunes ont été ainsi orientés vers les ordres. Charles fut ordonné

prêtre en 1874.

Après une carrière religieuse brillante, il devint capucin. Il prêcha dans différentes paroisses de Tarentaise et du Val d'Aoste.

Une plaque à sa mémoire se trouve au cimetière de Peisey

Suzanne Colin raconte une anecdote

"Quand, devenu capucin, le révérend Père Thomas partit pour l'Italie, il décida de ne rien emporter. Sur le chemin vers Landry, il trouva son couteau dans une poche. Alors il remonta à Moulin pour s'en délester, puis repartit"

La famille du père Thomas était de sa famille...

Son frère et sa sœur

Son frère Jean-Baptiste Trésallet (1853-1898), instituteur à l'école laïque de Montrigon, atteint d'épilepsie, vécut avec ses parents jusqu'à leur mort puis placé par le capucin dans un asile à Grenoble, puis à Bassens où il mourut.

Sa sœur Marie Marguerite (1856-1887) est morte à 31 ans après un essai manqué de vie religieuse dans un couvent à Grenoble.

En 1898, le père Thomas, seul survivant, obtient du Vatican de vendre tous ses biens.

Capucin : Religieux d'une branche réformée de l'ordre des frères mineurs créée au 16^e siècle. C'est un moine qui porte une bure, la robe de son ordre, ainsi que la corde à nœuds et le grand capuchon rabattu sur le dos.

Acte de vente le 8 février 1899.

Charles, Zéphirin Trésallet, missionnaire capucin, demeurant à Meylan (Isère) cède et vend avec toutes garanties la généralité de ses biens, immeubles et meubles sur le territoire de Peisey et Landry, sans exception et pour la somme de 4000F., aux sœurs Trésallet Marie et Victoire, filles de Trésallet Jean.

Le père Thomas distribuera les 4000F, apportés en liquide, à ses œuvres.

En 1907, Victoire cède sa part à sa sœur Marie et meurt en 1933.

Marie Pocard Chapuis a trois filles, Marie Catherine, Marie Alphonsine et Marie Célestine, qui vendent la maison au couple Orgeolet le 30 août 1938, pour la somme de 20 000 F.

Il semble que de 1899 à 1938, la maison ait été louée en trois appartements :

- Le premier comprenait l'écurie à chèvres et la grande chambre, reliées par une échelle et la trappe.
- Le second, les trois pièces du bas
- Le troisième, les 3 petites chambres du premier étage.

La maison fut louée de 1899 à 1938

La maison dans son ensemble, était donc restée très longtemps sans entretien mais, à l'origine, elle avait été conçue avec un certain souci d'élégance et de décor que l'on ne retrouve dans aucune autre maison du village.

Elle fut louée.

- A la famille Bertholin,
- A Joseph et Zoé Gaude et leur fille Marcelle. Mais c'était très humide, à cause de l'eau sous les planchers et ils n'y restèrent pas longtemps.
- A des ouvriers qui travaillaient sur la route en construction vers Plan Peisey (de la croix des routes à l'embranchement de la route de la forge). Ulysse Pocard Marion se souvient les entendre taper et rire très fort : ils jouaient à "lamora", sorte de poker joué avec les dix doigts.

Faits divers

La famille Orgeolet commença par construire un w-c dans la cour, près de la porte sur la ruelle. La lessiveuse qu'on utilisait et vidait au torrent et qu'on laissait propre fut un jour emportée par des soldats pour faire ...la soupe.

Dès l'été 1938, les hommes ont bêché le jardin. Quand la terre fut remontée, un bachal mis en place, que tout fut ratissé, il fut semé des graines de gazon amenées de Paris. La nouvelle se répandit : les parisiens avaient semé de... l'herbe !

Hélas, des bassines en cuivre, de grandes marmites, les gros éredons rouges de grand-mère recouverts de guipure blanche disparurent l'hiver suivant et Diane dut se fâcher. Il fallut renforcer les portes et boucher les issues du bas et tout se passa bien. De temps en temps les paysans battaient le blé dans la cour, et les enfants accouraient au bruit des fléaux.

Ulysse Gontharet mit son foin dans la grange pendant des années, en échange de très bonnes tommes de vache

Un trésor

Le temps s'enfuit. Maurice et Diane passèrent bien des vacances avec leurs amis et leurs 7 enfants. Ils rendirent d'année en année cette maison plus confortable. Et même ils y trouvèrent un trésor en 1978, alors que leurs enfants recrépissaient la cour.

Chantal Orgeolet nous fait part de cette anecdote trouvée dans le journal de bord de son père Maurice :

"La cour a été entièrement repeinte au crépi coloré blanc. C'est une œuvre faite à grand renfort de grande échelle, de "caches" sur tous les bois et de "crépinette"... Ces travaux ont eu une conséquence accessoire assez exceptionnelle; en "cachant" une poutre, contre le mur du fond de la cour, à un endroit où depuis 40 ans enfants et petits enfants ont constamment grimpé, Sylvie a découvert un "trésor".

Il manquait cela à l'histoire d'une si ancienne maison.

Dans trois bourses de cuir en bien mauvais état, des pièces de bronze et d'argent, de France, d'Italie et de Suisse pour un total nominal de 54 Francs. Le monitariste constate que l'Union Latine existait dans les faits avant 1905.

L'abandon de ce trésor date d'environ 1880."

Ces pièces ont longtemps été gardées dans la maison et je crois que ma sœur Sylvie les a récupérées par la suite.

Maurice disparut en 1993, Diane mit bientôt la maison en vente, au grand regret de ses petits enfants. Mais il y avait encore beaucoup à réparer.

Actuellement



Aquarelle de Piotr Candio

Cette maison, qui a une âme, fut acquise par : **Catherine et Arnaud de la Hougue** vacanciers de longue date à Peisey qui recherchaient une maison en 1995.

La maison, qui possède une grange vide et disponible jusque-là, fut, par leur bon vouloir, le lieu de nombreuses réjouissances pour les habitants et les vacanciers de Moulin.

L'association leur est reconnaissante pour leur accueil, chaque année au mois d'août, lors de son assemblée générale et sa fête annuelle.

Il y a 15 ans, Arnaud et Catherine, qui cherchaient à s'installer de façon indépendante, en dehors de la famille de Catherine, à Peisey, ont eu la chance, par Annie Collin, d'apprendre qu'une maison à Moulin était mise en vente. Annie, au téléphone, décrit la maison.

C'est comme un rêve qui pourrait prendre forme. La maison est grande, pleine de charme ; elle a une histoire. Histoire ancienne et histoire récente pour tous ceux qui ont eu la chance d'y partager de bons moments, des fêtes avec les enfants Orgeolet... nombreux sont ceux qui y ont des souvenirs de jeunesse.

Il faut faire vite, la visiter, car d'autres sont intéressés... nous annonçons notre intérêt pour cette maison de l'arche et grâce à Donat Sylvain qui fait "traîner" pour les visiteurs intéressés, lorsque nous arrivons au début de l'été, elle n'est pas encore vendue ; nous visitons, nous tombons sous le charme, la première visite est concluante et nous nous décidons sans grande hésitation...après simplement avoir sollicité avis de quelques proches, dont certains nous ont dit "si vous ne vous décidez pas, nous, on l'achète"...

C'est ainsi que tout c'est fait très vite et que nous avons pris la suite de la famille Orgeolet....grâce au charme de cette vieille et belle maison, grâce aussi à Donat, qui connaissait bien Catherine et avait peut être envie de choisir ses futurs presque voisins.

Mais l'histoire de cette maison est pleine de surprise. En effet, c'est surprenant, mais c'est avec Monsieur Orgeolet qu'il y a 66 ou 67 ans, Arnaud, petit garçon, a passé pour la première fois des vacances dans la vallée, à Nancroix.. C'est Monsieur Orgeolet, connaissance professionnelle du père d'Arnaud, qui lui a suggéré ce lieu de vacances. Arnaud connaît donc la vallée depuis plus longtemps que Catherine, même s'il y a passé moins de vacances ; Catherine vient en vacances à Peisey depuis 1965, ses parents ayant décidé d'y construire un chalet, la Croix de l'Arche ("le Clair du sablon" comme disent joliment certains peiserots). Depuis, tous les étés, tous les hivers, la famille y séjourne.

C'est pour Arnaud et Catherine un double, ancien et fort attachement à la vallée de Peisey.

Compromis de vente signé en été, acquisition en novembre et premières vacances dès le premier hiver... le bonheur ! La maison était confortable même si, très vite, nous avons envisagé quelques travaux et des aménagements. Les seules toilettes étaient dans l'atelier : il fallait donc sortir dans la cour couverte, mais cela ne posait aucun problème. La maison avait beaucoup de charme, la salle de douche, ouvrant sur la cuisine ne déplaisait pas, permettant la poursuite des discussions, débats, échanges, rires pendant vaisselle et toilettes ou la surveillance à la fois de la cuisine et du bain des enfants...

Bien sûr, dans la maison, les plus grands doivent être vigilants et baisser la tête en franchissant certaines portes, plus d'un s'y sont cognés et en gardent le souvenir. Il a fallu, pour d'autres, les plus vieux ou moins alertes, faire attention à la raideur des escaliers. Tout cela donne à cette vieille maison, dont certains disent que ce fût un "couvent", un charme formidable, beaucoup de cachet...

Assez rapidement nous avons fait quelques travaux pour gagner de la place et un peu de confort ; en particulier nous avons transformé l'écurie à chèvres en duplex

Pendant ces 15 années, nombreux sont ceux qui ont séjourné, été comme hiver, enfants, petits enfants, famille, amis, la maison permettant d'accueillir agréablement petits et grands. Pour les enfants, cette maison c'est un peu l'aventure avec la grange, l'atelier, la cour couverte et les greniers, tout cela offre mille possibilités, un merveilleux terrain de découverte, d'exploration, même s'il pleut, pas de soucis, le terrain de jeux est vaste.

S'il fait beau, c'est en balade, ou dans la forêt, au bord des torrents et sur les rochers pour de l'escalade que chacun se régale et bien sûr, l'hiver, pas mal d'amateurs, que ce soit pour ski de piste ou de fond, aux Lanches, merveilleuse vallée.

Tous apprécient les paysages, la vie locale et les girolles, les rencontres au cœur de Moulin et les soirées et moments partagés dans cette fameuse grange qui a permis fêtes, réunions, soirées et rassemblements festifs autour de buffets toujours gourmands et riches de ce que chacun souhaitait cuisiner et faire découvrir aux autres. Cette maison a vécu, elle a une histoire, elle continue à vivre et l'histoire se poursuit ; actuellement c'est Héloïse, notre fille, qui s'y est installée ; elle y vit une partie de l'année pour tenir "le planté du bâton" bar à Plan Peisey qu'elle a ouvert cet hiver.

Donc, les années passent, la famille s'agrandit, les projets prennent forme et l'amour de chacun pour la Vallée, Peisey et tout particulièrement Moulin se renforce au fil du temps. La maison de l'Arche est devenue, très vite, pour nous tous, la maison de famille, et nous aimons, été comme hiver, y séjourner (même si le temps manque et si l'éloignement limite les séjours) nous aimons retrouver Peisey, Moulin et tous ceux qui y vivent ou y séjournent...

La maison est, certes, comme d'autres vieilles maisons alentour, sombre. L'essentiel était de se protéger du froid, l'épaisseur des murs en témoigne. Mais l'été, le jardin fait le bonheur de tous, les groseilles y poussent à merveille, le terrain est favorable, et tous les amis et parents proches, qui ont aussi choisi de résider, à titre secondaire, à Peisey que ce soit au village, au vieux Plan ou entre deux, aiment à s'y retrouver et partager, au grand soleil, des moments familiaux, amicaux, gourmands et festifs.

C'est donc la maison de l'Arche, maison aux mille bonheurs pour chacun de nous et nous comprenons que les enfants ou petits enfants Orgeolet, ou certains d'entre eux, aient un pincement au cœur lorsqu'ils revoient cette maison qui a été pour eux aussi une maison du bonheur, riche en souvenirs. Si le temps passe, si la roue tourne, la maison de l'arche demeure "maison bonheur"

Catherine et Arnaud

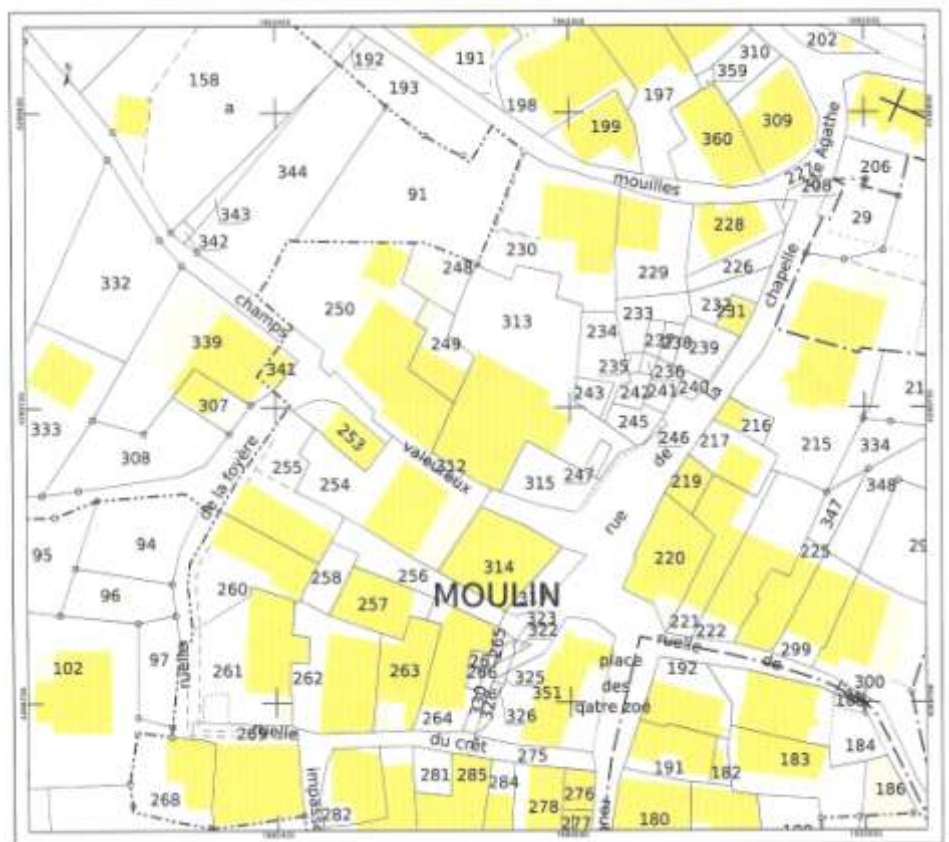


En 1728, sur ce plan, la maison à l'arche n'existe pas encore. A son emplacement on ne constate que des parcelles cultivées



Sur ce plan de 1868, on remarque maintenant la présence de la maison à l'arche, au centre du village. Donc elle fut construite entre le 18^e et le 19^e siècle.

Sur le plan actuel en 2011, la maison à l'arche se situe au début de la rue du Champs valeureux, parcelle 312, et 313 qui est le jardin.



Nous remercions vivement Patrick Givélet qui nous a communiqué ces précisions historiques et capitales dans le cadre de ses recherches pour son livre récemment publié « PEISEY-NANCROIX – L'Or et la Pierre ».

2011 - La chapelle Sainte Agathe



Lors de votre visite de cette chapelle, qui est la plus grande de tous les hameaux de Peisey Nancroix, vous découvrirez une exposition qui relate ce que nous savons de son histoire et des saints auxquels elle est dédiée. Principalement Saint Grat, encore très célébré à Aoste, et Sainte Agathe de Catane qui lui donne son nom. Vous pourrez admirer un magnifique retable très coloré, original et qui ne répond pas à tous les critères de l'art baroque.

Des statues polychromes de Dieu présentant son fils en croix et de St Grat avec la tête de Saint Jean Baptiste, magnifique Vierge Dorée., ainsi qu'un portrait de Maurice Rey, parrain de la cloche.

Cette exposition a été inaugurée le 10 juillet en présence de Jacques Hubert, président de l'association « Les Amis des Vernettes », ravi que des Moulinots mettent en valeur ce patrimoine des chapelles. Un pot convivial a réuni une soixantaine de personnes enthousiastes malgré un temps peu favorable.

Elle restera visible tous les étés, tous les jours de 9h à 18h.

Nous remercions toutes les personnes qui nous ont aidés à la réaliser et monsieur le maire qui s'est particulièrement impliqué dans sa construction.

Nous souhaitons une rénovation prochaine de cette chapelle qui le mérite bien.
Des bénévoles ont déjà refait son parquet en 2009 et le crépi de la façade Est en 2012

Documents écrits par Donat Silvin

Quand a été créée l'**Association des Vernettes**, c'était dans le but de "s'aider" à l'entretien des chapelles de la vallée de Peisey, en commençant par les Vernettes, qui est la plus connue et surtout la plus fréquentée. Nous avons déjà pensé à l'une d'elles et des travaux ont déjà eu lieu; c'est celle de Beaupraz, au village des Lanches.

Pour 2006, nous espérons nous occuper de la consolidation de celle de Nancroix, grâce à l'aide de la commune.

Aujourd'hui, nous allons vous parler de celle de "Moulins"*. C'est la plus grande et surtout la plus ancienne puisqu'elle date du 15^e siècle(1449).

Pendant la reconstruction de l'église paroissiale de Peisey (1685-1689), elle servit pour les offices.



Elle a d'abord été dédiée à **St Grat** : c'était l'évêque de la vallée d'Aoste, chargé par le pape de partir en Palestine chercher et ramener la tête de St Jean Baptiste. Un moine de là-bas aurait eu une vision selon laquelle elle aurait été jetée dans un puits à un endroit précis. Il l'a trouvée et rapportée à Rome... Le souvenir de cette expédition est représenté par des tableaux peints sur les murs de la chapelle du village de Vulmix, au dessus de Bourg St Maurice.

Par la suite, ce fut **Ste Agathe** qui fut choisie comme patronne du village de Moulins et fêtée le 5 février : c'était une jeune fille de Sicile devenue chrétienne et

martyrisée pendant les persécutions romaines. On lui arracha les seins.

Ces deux saints sont peints sur le retable de l'autel, de chaque côté de St Michel terrassant le démon.

La **statue de bois doré**, sculptée dans les ateliers Monteilhet jeune de Lyon, a été offerte au village par deux sœurs, Marie Catherine et Claudine Villibord. Son installation a eu lieu le 3 juillet 1870, lors d'une grande procession depuis Peisey. Ce sont les jeunes de Moulins, en costume local, qui la portèrent. Ce fut une grande fête.

La statue de **St Joseph**, à droite de l'autel, est de la même époque.

Les **tableaux du chemin de croix** furent installés le 5 février 1902, par le curé Alexis David-Vaudey à l'occasion de la Ste Agathe, après la permission donnée par le vicaire général Joseph Emile Borrel, le 25 octobre 1901.

La **cloche** fut refondue par Jacques Mérandon du Villaret, à la demande des 2 procureurs de la chapelle, Maurice Augustin et Laurent Martin Villibord, et bénite par le curé J-M Moris le 23 novembre 1837. Son poids : 124 livres.

Les deux frères ont été procureurs jusqu'en 1859. Ils ont fait remplacer la partie supérieure de l'autel qui était tombée, construire un plancher superposé à un pavé de dalles, recrépir les murs, réparer les murs de clôture (frais couverts par la rente de 2 capitaux et les offrandes des fidèles). Il y avait aussi un **jardin** appartenant à la paroisse.

Brève histoire de la chapelle de Moulin *documentation de Patrick Givelet*

La chapelle de Moulin fut fondée en **1449**. Probablement de style roman comme toutes celles de cette époque, elle ne devait pas du tout ressembler à celle que nous visitons actuellement. C'est un dénommé Adornet qui, par un acte notarié retrouvé aux archives diocésaines, finança sa construction et la dédia à S^t Grat. D'ailleurs on appelle encore les prés situés au-dessus de la chapelle "Dessus-S^t Grat".

Au début du 15^e siècle à Peisey, existaient deux chapelles : l'une érigée à l'intérieur de l'église, dédiée à Notre Dame sous la gestion d'un recteur, Jehan Buffet, et l'autre à l'extérieur, sous le vocable de S^t Jean Baptiste».

En 1522, la chapelle de Moulin est à nouveau dotée par Antoine Jourdan, fils de Jacques, et ses 4 fils. Les biens qui servaient à son entretien (des prés à Landry, à Peisey, aux Michailles, une vigne à Bellentre, deux maisons à Peisey) furent alors incorporés à la gestion de la chapelle Notre Dame érigée dans l'église primitive de Peisey.

Au Moyen Âge, la commune rurale est organisée sous la forme d'une copropriété entre les comuniers qui gèrent de manière collective les terres, les alpages, les droits d'eau, le gardiennage des troupeaux et la répartition entre les familles de ce qu'on appellera "le fruit commun": le "gruyère" est commercialisé et c'est la présence de l'argent dans cette "civilisation de la vache" qui permettra la fondation des chapelles et des confréries religieuses dès les 15^e et 16^e siècles à Peisey.

La chapelle de Moulin — la plus grande de toutes les chapelles de la commune — fut probablement reconstruite entre les 17^e et 18^e siècles pour s'adapter aux consignes de l'art baroque. Elle fut mise ensuite sous le vocable de S^{te} Agathe dont le culte se propageait depuis la Sicile, puis sous celui de St Michel au 19^e siècle. Pendant la reconstruction de l'église paroissiale, à la fin du 17^e siècle, les offices religieux eurent lieu à **Moulin**.

Après la révolution, en 1797, l'état révolutionnaire français exproprie les biens du "bénéfice cure et vicarial" des paroisses de Savoie. Celui de Peisey (auquel étaient rattachés les biens de la chapelle de Moulin) est vendu le 27 thermidor de l'an IV (14 août 1797). Mais les bâtiments — église et chapelles — resteront propriété de la commune.

Les statues furent bien gardées.

La cloche, fondue par Jacques Mérandon en 1837, a une marraine, Marie Françoise Garçon, et un parrain, Maurice Rey, payeur des mines royales de plomb argentifère.

**Autrefois Moulin s'écrivait avec un "s", car il y en avait deux...*



Huile sur bois de Lucette BERTAZZON

QUELQUES CARACTERISTIQUES DE LA CHAPELLE

C'est la plus grande des chapelles de la paroisse : 14 mètres de long sur 7,50 de large, ce qui peut s'expliquer par la population importante du village de Moulin.

Elle est orientée est-ouest.

Ce que nous voyons aujourd'hui est une chapelle reconstruite, de style baroque :

- grande hauteur du chœur
- fenêtres placées haut et closes de verre blanc
- -chevet plat pour recevoir le retable.

Elle ne comporte qu'une seule nef sous "deux travées voutées d'arêtes, séparées par un arc doubleau plein cintre reposant sur deux pilastres sans chapiteau. Le chœur est surmonté d'une voûte en tiers point ; il est séparé de la nef par un arc doubleau plein cintre reposant sur des pilastres à chapiteaux qui terminent une corniche en stuc périmétrique du chœur. Un chancel métallique (qui a probablement remplacé à la fin du XIX^e ou au début du XX^e siècle, une colonnade en bois), est situé sur la poutre de gloire.

Les murs et la voûte du chœur sont peints en bleu pâle. Les liernes de la voûte et les bordures des arcs plein cintre sont peintes en jaune clair avec un liseré saumon. Décor peints à motifs de feuillages de pampres vert, de fleurs et de têtes d'ange.

Dans la nef, les murs sont peints en jaune avec un soubassement plus sombre, et la voûte est peinte en blanc. Le plancher actuel, refait récemment, recouvrirait un dallage de pierre

*L'encadrement de la porte est fait d'un appareillage en blocs de tuf, la clef de l'arc plein cintre formant saillie. Sur la porte en bois à panneaux sculptés de motifs baroques autrefois peints, à noter un heurtoir en fonte, avec une date gravée : **1851**. Ce travail serait l'œuvre d'un bronzier parisien.*

Dans la façade, au dessus de la porte une niche abrite une statue de Ste Agathe en bois polychrome", rénovée par Isabelle Desse, peintre local.

Le texte en italique est de Patrick Givélet

La chapelle Sainte-Agathe

" **Ste Agathe** fut particulièrement vénérée dans le hameau de Moulins*, qui lui dédia sa chapelle, bien que certains actes la nomment sous le vocable de **St Grat**, ce qui tend à prouver que les deux saints étaient vénérés à part égale. Le retable de la chapelle nous donne l'unique représentation de cette sainte. Elle tient dans sa main gauche la palme des martyrs, et dans celle de droite ses seins sur un plateau.

Ces deux attributs sont directement liés à son supplice. Née à Catane ou à Palerme, (les 2 villes s'en disputant l'honneur), elle fut martyrisée par Quintanius, personnage

consulaire, qui la fit comparaitre devant son tribunal. Jugée, elle fut livrée aux supplices de flagellation, des crochets de fer et du feu promené sur ses plaies. Enfin, Quintanius ordonna de lui couper les seins, se voyant répliquer : "Cruel tyran, n'as-tu pas honte de mutiler ainsi dans une femme ce que tu as sucé étant enfant ?".

Ainsi la sainte, représentée portant sa poitrine sur un plateau, devint la protectrice des femmes, la "sainte qui donne du lait", assurant une lactation saine et abondante, garantie de la croissance du nouveau-né.

Cependant son rôle étant extrêmement complexe, Ste Agathe protégeait également des maux d'estomac, des ulcères, des cancers, des maladies typiquement féminines, et enfin les nourrices.

De plus on l'invoquait contre les incendies et les inondations, comme protectrice du vignoble, car sa fête, le 5 février, avait été choisie comme date symbolique pour la taille de la vigne. Toutefois Ste Agathe joua un autre rôle très important, en tant que sainte des âmes du purgatoire, ce qui explique que **St Michel** lui soit associé dans la toile de la chapelle. En effet, à cause de sa liaison avec le feu, on célébrait sa fête en Tarentaise comme une petite Toussaint, avec des aumônes pour les pauvres, et on bénissait ce jour-là à Peisey le pain fabriqué en forme de sein."

Le martyre de Ste Agathe
Bardonnèche
Les Arnauds- chapelle notre
dame du Coignet



Histoire de Sainte Agathe de Catane

Sainte Agathe de Catane ou **Agathe de Sicile** est une sainte chrétienne, vierge et martyre, morte en 251 et fêtée le 5 février.

Née au III^e siècle en Sicile, dans une famille noble, Agathe était d'une très grande beauté et honorait Dieu avec ferveur et lui avait ainsi consacré sa virginité. Quintien, proconsul de Sicile mais homme de basse extraction, souhaitait par-dessus tout l'épouser, pensant qu'il pourrait ainsi gagner en respect mais aussi jouir de la beauté et de la fortune d'une telle épouse.

Agathe ayant refusé ses avances, Quintien l'envoya dans un lupanar tenu par une certaine Aphrodisie qu'il chargea de lui faire accepter ce mariage et de renoncer à son dieu. La tenancière ayant échoué, Quintien fit jeter Agathe en prison et la fit torturer. Parmi les tortures qu'elle endura, on lui arracha les seins à l'aide de tenailles mais elle fut guérie de ses blessures par l'apôtre Pierre qui la visita en prison. D'autres tortures finirent par lui faire perdre la vie et son décès fut accompagné d'un tremblement de terre qui ébranla toute la ville.



Un an après sa mort, l'Etna entra en éruption, déversant un flot de lave en direction de Catane. Les habitants s'emparèrent du voile qui recouvrait la sépulture d'Agathe et le placèrent devant le feu qui s'arrêta aussitôt, épargnant ainsi la ville.

Depuis, on invoque son nom pour se protéger des tremblements de terre, des éruptions volcaniques ou des incendies.

Ses principaux attributs sont la palme du martyr, un plateau sur lequel sont posés deux seins, des tenailles et parfois un édifice en flammes.

Le culte de sainte Agathe dépassa rapidement le cadre de la Sicile : en 470, les ariens lui consacrent une petite église à Rome, Sainte

Agathe des Goths, que le pape Grégoire le Grand donna aux catholiques.

Sainte Agathe est la patronne des nourrices, des bijoutiers, des fondeurs de cloche, des villes de Catane et de Palerme, ainsi que de l'île de Malte. Ses reliques, qui auraient été transférées à Constantinople en 1050, reposeraient maintenant depuis 1126 dans la chapelle qui lui est dédiée dans la cathédrale de Catane qui lui est consacrée.

Dictons :

Pour la Sainte Agathe, chante l'alouette.

Eau qui court à la Sainte-Agathe, mettra du beurre dans la baratte.

Saint Grat d'Aoste

Saint Grat (Ve siècle après J.-C. – Aoste, 7 septembre...) a été un évêque valdôtain, il vécut au Ve siècle. Il est le Saint patron de la ville d'Aoste, de la Vallée d'Aoste et de la commune piémontaise de Piscina dans la province de Turin.

Selon la tradition, Grat collaborait avec Eustasius, le premier évêque d'Aoste. Il prit part au premier synode à Milan convoqué contre Eutychès en 451 et il en souscrit les canons : *"Ego Gratus presbyter directus ad episcopos mea Eutasio Ecclesia Augustana"*. Vers 470 il participe à la translation du martyr Innocent à l'abbaye de St Maurice d'Agaune. Il succède à Eustasius à la tête du diocèse aostois après la mort de celui-ci.

On a retrouvé au moyen âge sa pierre tombale transférée à la léproserie de Saint Christophe et de là dans l'église de la paroisse, où est marqué le jour de sa déposition (pas de sa mort), le 7 septembre d'un an imprécisé de la seconde moitié du Ve siècle : *"Hic Requiescit in Pace SCM Gratus Eps Sud VII ID, SEPTEMB"*



Selon un légendaire totalement fantaisiste rédigé XIIIe siècle par le chanoine Jacques de Curiis (mort en 1285), il découvrit en Palestine la tête de Saint Jean Baptiste dans un puits, après que Salomé l'ait décapité.

Ses reliques se trouvent dans la Cathédrale d'Aoste, dans une châsse réalisée par Guillaume de Locana et complétée par l'orfèvre allemand Jean de Malines.

Le jour de la Saint-Grat, le 7 septembre, les reliques sont portées en cortège dans les rues de la vieille ville d'Aoste, escortées par des jeunes Fontainemorains armés d'un sabre. Cet événement rappelle le fait que, lorsque les reliques du saint furent volées au Moyen Age, elles furent récupérées et ramenées à Aoste depuis la Savoie par des maçons de ce petit village de la basse Vallée d'Aoste. Le 7 septembre c'est aussi la fête civile de la Vallée d'Aoste.

Il est vénéré aussi dans le territoire autour de la Vallée d'Aoste, comme protecteur des récoltes, des tempêtes, de la grêle, comme saint thaumaturge.

Beaucoup de gens se rendaient à Aoste pour prier sur sa pierre tombale. Pour la sauvegarder, elle fut transférée à Saint Christophe, et murée dans l'église paroissiale, près du dortoir appelé depuis le Moyen Age *la Maladière*, pour la faire toucher à tous les malades.

Saint-Grat habituellement est représenté avec les signes épiscopaux, avec la tête de Saint Jean Baptiste, souvent en train de faire tomber la grêle dans un puits ou de calmer la nature déchaînée.

Notes et références Mariagrazia Vacchina Qui étions nous ? Éditeur Musumeci Aoste 1989 (ISBN 8870323102)

La mort de Jean le Baptiste

Quelque temps après, la colère **d'Hérode Antipas**, tétrarque de Galilée et de Perré, s'abattit sur Jean Baptiste, lequel lui reprochait son mariage avec la femme (Hérodiade) de son demi-frère Hérode Philippe.

Selon Marc (VI:14-29), Hérode, excédé, fait arrêter Jean et "le fait lier en prison". Sa femme Hérodiade voulait faire tuer Jean mais Hérode Antipas le protégeait, car il le "connaissait pour un homme juste et saint" et "l'écoutait avec plaisir".

Cependant lors de la fête donnée pour son anniversaire, **Salomé**, la fille d'Hérodiade, dansa tant que le gouverneur et tous ses convives furent subjugués, et il lui dit : "Demande-moi ce que tu voudras... Ce que tu me demanderas, je te le donnerai, fût-ce la moitié de mon royaume." Salomé demanda pour sa mère la tête de Jean Baptiste présentée sur un plateau. Hérode, fort attristé, envoya cependant un garde décapiter Jean dans sa prison, placer sa tête sur un plateau et la présenter à Salomé, qui l'offrit à sa mère Hérodiade.

Cette tête serait celle arrivée miraculeusement et conservée à Saint Jean d'Angély, dans la province française de la Saintonge, aujourd'hui en Charente maritime. Une relique rapportée en 1206 de la 4^e croisade est présentée à la Cathédrale notre Dame d'Amiens comme le crâne de saint Jean Baptiste, que la Grande mosquée des Omeyyades à Damas prétend également abriter.

Le corps quant à lui se trouve sous le mur Nord de la Grande Eglise d'Alexandrie découvert en 1976 pendant des fouilles destinées à renforcer les fondations pour restaurer l'Eglise. Les ouvriers ont alors trouvé une crypte. Les manuscrits du Moyen-âge appelé homiliaires avec la tradition affirmait la présence du saint: à la suite de l'homélie sur Saint Jean Baptiste, il est dit que "son corps se trouve dans la grande église de Saint Macaire sous le mur Nord". Les moines avaient l'habitude de présenter l'encens durant la messe devant ce mur Nord en l'honneur de Jean Baptiste qui y était enterré. Avec lui il y avait tout le reliquaire de la grande Eglise d'Alexandrie dans cette crypte.



La cloche

La cloche fut refondue par Jacques Mérandon du Villaret, à la demande des 2 procureurs de la chapelle, Maurice Augustin et Laurent Martin Villibord, et bénite par le curé J-M Moris le 23 novembre 1837. Elle eut pour Marraine, Marie Françoise Garçon, et pour parrain, Maurice Rey, payeur des mines royales (on peut voir son portrait).

Son poids : 124 livres.

Les deux frères ont été procureurs jusqu'en 1859. Ils ont fait remplacer la partie supérieure de l'autel qui était tombée, construire un plancher superposé à un pavé de dalles, recrépir les murs, réparer les murs de clôture (frais couverts par la rente de 2 capitaux et les offrandes des fidèles). Il y avait aussi un jardin appartenant à la paroisse

Le clocher est sur le même plan que le mur pignon, en tuf, carré, ouvert des quatre côtés. La toiture de la chapelle est couverte de tuiles mécaniques qui proviendraient de la laverie de la mine de plomb argentifère située au Cassinet (palais des mines).



Maurice REY
Parrain de la cloche

Le cimetière catholique

Alors que la peste sévissait depuis presque 300 ans, avec une grosse attaque tous les 6 ans, que les habitants subissaient des guerres et aussi « le petit âge glaciaire », on dut assurer un grand nombre de sépultures. En 1630, des syndics « achètent une pièce de terrain (de 60 toises) près de la chapelle St Grat de Moulin, pour le prix de 50 florins, tout en prenant les mesures d'hygiène nécessaires » avance Yves Breche, "car le dixième de la population périt de la peste en cette année terrible". La commune qui comptait alors environ 600 âmes, vit 171 décès sur 3 ans, sinon 4 par an, normalement.

Aujourd'hui, ce terrain est un ensemble de jardins. Donat Silvin disait trouver encore parfois des ossements !

(1 toise = 1,949m donc 60 toises = + ou -120m)

Inauguration de la statue de la vierge dorée

Récit du curé Mérendet - Dimanche 3 juillet 1870



Cette statue, sculptée sur bois et dorée, sortant des ateliers de Monteilhet Jeune à Lyon, est due à la généreuse piété des sœurs Villibord Marie-Catherine et Claudine (de feu Laurent) du village de Moulin.

La cérémonie d'inauguration eut lieu le 3 juillet 1870, un dimanche soir.

La statue, placée sur un brancard décoré avec goût, était elle-même comme encadrée dans une riche et élégante guirlande agencée par une personne du village à laquelle on doit un grand nombre d'objets de ce genre

Après la bénédiction de la statue à l'église, selon le rite prescrit et en vertu de l'autorisation de Mg l'évêque, vers les 2 heures de l'après-midi, on se mit processionnellement en marche au chant des Vêpres de la Vierge.

La statue fut portée en triomphe par des filles du village de Moulin, costumées avec goût, qui se "relevaient" le long du trajet.

A moitié chemin s'élevait un riche reposoir où l'on déposa la statue pour l'encenser et pendant ce temps de jeunes enfants, en habits blancs, lancèrent à l'envi des fleurs et chantèrent avec un ensemble admirable des cantiques à refrain.

La procession reprit sa marche par un chemin maintenant jonché de mousse. A quelques distances de la chapelle, les murs et les maisons disparaissaient derrière des draperies, tendues sans solution de continuité, où l'on voyait apparaître toutes sortes d'objets religieux.

A l'entrée du village, des jeunes gens du même hameau voulurent partager l'honneur du convoi. Rien ne peut rendre l'entrain avec lequel ils élevèrent sur leurs épaules ce précieux fardeau pour aller le déposer sur un trône élevé dans le chœur de la chapelle. Inutile de décrire l'arc de triomphe artistement construit à l'entrée de la chapelle.

Les hymnes de l'Eglise en l'honneur de la vierge et des cantiques alternés par des voix mâles et enfantines tinrent pendant plus d'une heure, au milieu d'une épaisse fumée de pur encens, toute l'assistance dans une espèce de ravissement et de pieux recueillement.

Quelques paroles émues furent prononcées par le pasteur présidant la cérémonie, au milieu du plus profond silence. Le village fut consacré à la Sainte Vierge, qui veut bien y résider désormais.

Dans la petite allocution, on n'oublia pas les pieuses donatrices, les organisateurs de la fête, en particulier les deux procureurs de la chapelle auxquels revient une bonne partie du mérite de cette fête.

Note : La statue de la Vierge a été commandée avec celle de Saint Joseph : 240 francs les deux, le 24 octobre 1869, plus 100 francs pour l'achat d'un ornement rouge. Cet ornement est un don de Jourdan Anne-Marie, de Moulin

SAINT MICHEL ARCHANGE



Son nom signifie "Qui est comme Dieu ?" avec un point d'interrogation. Ce fut le cri de guerre avec lequel il vainquit Lucifer et les anges rebelles.

Il était considéré par les hébreux comme le prince des anges, protecteur et défenseur du peuple élu. Archange de justice, il fut le premier ange à se pencher sur l'humanité. Il a été honoré dans les temps anciens tant en Orient qu'en Occident et est reconnu par les juifs, les chrétiens et les musulmans.

Il est protecteur de la France (c'est lui qui donna l'ordre à Jeanne d'Arc de la sauver), de l'Eglise catholique, des parachutistes. C'est le Saint patron de la Normandie.

Il est invoqué pour protéger les hommes et lutter contre les démons.

Selon la bible, Saint Michel Archange est le souffle de l'esprit du rédempteur, qui à la fin des temps combattra et détruira l'antéchrist, comme il l'a fait avec Lucifer au commencement. Il pèsera les âmes lors du jugement dernier et conduira les justes dans le royaume des cieux.

Iconographie

Le retable baroque présente un tableau central très coloré à dominantes de rouge, de bleu, de vert et d'or, surmonté d'une image de Dieu le Père tenant une sphère bleue dans ses mains. Son chef, coiffé d'un triangle, rappelle la Sainte Trinité.

Ce tableau n'est pas entouré des deux habituelles colonnes torsadées mais de pilastres ornés de volutes. L'or souligne les moulures

L'inscription : "Consurget michael princeps magnus et salvabitur populus tuus. Daniel 12 V.I°" peut se lire dans un petit drap doré et plissé sur le haut du tableau signifiant : "Que se lève le grand prince Michel et ton peuple sera sauvé." Daniel, chap. 12 vers.1

L'archange Saint Michel, de blanc vêtu, occupe la place centrale du tableau. Il menace le diable, représenté sous la forme d'un démon, avec une épée de feu qu'il brandit de la main droite et tient dans la gauche la petite balance dorée avec laquelle il pèsera les âmes lors du jugement dernier.

A sa droite, l'image macabre de Saint Grat, évêque d'Aoste, présentant la tête de Saint Jean Baptiste sur un plateau et la crosse, et à sa gauche, celle de Sainte Agathe, enveloppée d'un grand voile rouge, portant sur un plat ses deux seins coupés et la palme des martyrs,

Tous trois ont le regard tourné vers Dieu Le Père.

La partie haute du retable rappelle, au milieu des nues, le couronnement de la vierge Marie par le Père et le fils

Au dessus de l'autel, un petit crucifix en bois polychrome, vert et or, rayonne devant l'image de St Michel.

Il n'y a pas profusion d'anges comme dans les autres chapelles, mais simplement deux têtes de part et d'autre du tableau, dont les sculptures stylisées sont projetées en relief surmontant trois courbes dorées.



Le chœur est fermé par une clôture en bois sombre et en fer forgé, surmontée d'une poutre tenant lieu de poutre de gloire, sur laquelle reposent trois groupes statuaires :
 Au centre, un Christ en croix blafard et sanguinolent, avec trois grands clous destinés à porter un voile de procession

(On peut imaginer ces statues en plâtre, car on peut remarquer des traces d'usure d'un Blanc caractéristique)



A gauche une statue polychrome dans des tons ocre, de Dieu le Père, avec sa tiare, offrant son fils Jésus en croix.

A droite, une statue dans les mêmes tons, donnant une autre représentation de Saint Grat, laissant à penser qu'elles sont toutes deux du même artiste.

Les habitants de la commune en 1779 (Extraits de la consigne du sel)

A cette époque on compte 1058 âmes ainsi réparties

Moulin 161 c'est le plus gros bourg

Nancruet	154
Le Pissieu	126
Le Villaret	110
Peisey	96
Les Arches	90
Pracompuet	78
Les Esserts	70 (25 vaches laitières)
La Chenarie	52
Plan Peisey	50
Le Frenet	29
La Verpillère	16
La Crêteline	11
La Bille	9
Baudet	2

Beaucoup travaillent à la mine de plomb argentifère.

En 1936, il n'y a plus que 417 habitants répartis dans seulement cinq lieux différents. Cette baisse s'explique par l'exode rural, les guerres, la grippe espagnole...

Source : Patrick Givelet



Moulin et la vallée autrefois

Les membres du Conseil d'Administration qui ont animé l'association depuis sa création vous remercient de l'intérêt porté à ses actions :

Christine Bernard-de Saintilan
Roland Favre
Michel Lluansi
Chantal Marchand-Maillet
Claire Pagiès
Ulysse Pocard-Marion
Edouard Silvin
Myriam Silvin
Sébastien Vaudois
Elisabeth Vinter
Françoise Vuillerme

Présentation et mise en page réalisées par Monique Favre et Stéphane Colicchio



La place du village avec son "bachal" qui est devenue l'actuelle Place des quatre Zoé



La Place de Moulin aux environs de 1930 sur laquelle on peut voir deux Zoé

L'association **"les habitants de Moulin"** a été fondée en 2007, à la demande de nombreux résidents. L'un de ses buts est de recueillir la parole des anciens pour que les nouvelles générations se souviennent de leur vie, combien elle fut rude, très éloignée de tout le confort actuel.

Les expositions réalisées sur la place du hameau durant toutes ces années ont rencontré un bel intérêt. L'association est heureuse de pouvoir offrir, à chacune de ses familles, ce fascicule de leur patrimoine du 20^{ème} siècle.

Ce recueil arrive en complément du très beau livre, **"Peisey-Nancroix Autrefois"** d'Alain Richermoz.